

# GUSTAVE AIMARD

LE LION DU DÉSERT:  
SCÈNES DE LA VIE  
INDIENNE DANS LES  
PRAIRIES

Gustave Aimard

**Le lion du désert: Scènes de la  
vie indienne dans les prairies**

«Public Domain»

**Aimard G.**

Le lion du désert: Scènes de la vie indienne dans les prairies /  
G. Aimard — «Public Domain»,

## Содержание

LE LION DU DÉSERT	5
I	5
II	10
III	15
IV	19
Конец ознакомительного фрагмента.	24

# **Gustave Aimard**

## **Le lion du désert: Scènes de la vie indienne dans les prairies**

### **LE LION DU DÉSERT**

#### **Scènes de la vie indienne dans les prairies**

## **I LE RANCHO**

Le presidio de Santa Fé, le poste le plus avancé que possèdent les Mexicains dans la province de Sonora, est bâti au milieu d'une plaine riante et fertile. Une de ses faces occupe l'ouverture du coude que forme une petite rivière; il est ceint naturellement par les murs de pierre des habitations dont il est bordé; l'entrée de chaque rue est fermée par des pieux qui font palissade, et, comme dans la plupart des *pueblos* (villages) de l'Amérique du Sud, les maisons, élevées d'un étage, sont couvertes en terrasse de terre bien battue, ce qui est un abri suffisant dans ce beau pays où le ciel est toujours pur. Au temps de la domination espagnole, Santa Fé jouissait d'une certaine importance, grâce à sa position stratégique qui lui permettait de se défendre facilement contre les incursions des Indiens; mais, depuis l'émancipation du Mexique, ce pueblo, comme tous les autres centres de population de ce malheureux pays, a vu sa splendeur s'évanouir à jamais; et, malgré la fertilité de son sol et la magnificence de son climat, il est entré dans une ère de décadence telle, que le jour est prochain où ce ne sera plus qu'une ruine inhabitée; en un mot, ce bourg, qui comptait, il y a cinquante ans, plus de trois mille habitants, en possède aujourd'hui quatre cents à peine, rongés par les fièvres et la plus honteuse misère.

Or, le 5 mars 1855, jour où commence cette histoire, entre trois et quatre heures du soir, deux cavaliers bien montés entraient au grand trot dans le presidio.

Le premier était un homme de quarante-cinq à cinquante ans; sa taille haute, ses membres vigoureux et bien attachés indiquaient une force et une agilité peu communes; son teint était bronzé, et ses traits durs et hautains décelaient presque la cruauté; un air de franchise qui rayonnait dans ses yeux tempérait néanmoins cette expression et répandait même sur sa physionomie un charme dont il était difficile de se défendre; le bas de son visage était couvert d'une barbe noire et touffue, et d'épaisses boucles d'une longue chevelure brune mêlées par places de fils argentés, s'échappaient de son chapeau de paille à larges bords et tombaient en désordre sur ses fortes épaules. Son costume, en partie recouvert d'un zarapé aux mille couleurs, et d'un tissu d'une finesse extrême, ressemblait à celui des riches hacenderos<sup>1</sup>. Son large pantalon de velours violet, garni d'une profusion de boutons d'or ciselés avec art, et ouvert à la hauteur du genou, laissait voir ses bottines de daim aux talons desquelles sonnaient ces lourds éperons d'argent dont les molettes, larges comme des soucoupes, obligent à marcher sur la pointe du pied; sa veste, d'une étoffe et d'une couleur semblables au pantalon, ne lui descendait que de quelques pouces au-dessous des aisselles, et permettait d'entrevoir la fine chemise de batiste que fermait sur sa poitrine un superbe diamant; une ceinture de soie rouge richement brodée, et dans laquelle étaient passés un revolver à six coups, un poignard et une hache, lui serrait

---

<sup>1</sup> Fermiers.

les hanches, et un rifle damasquiné d'argent était posé en travers de sa selle. Cet individu se nommait don López Arriaga.

Son compagnon portait un costume à peu près semblable au sien. C'était un grave et long personnage à la figure taillée en fer de hache, et qui répondait au nom de don Juan Venado.

Règle générale en Amérique: depuis la guerre de l'indépendance, tout le monde a le droit au *don*.

– Que vous ai-je annoncé, señor Venado? dit d'un ton satisfait don López à son compagnon; vous le voyez, nous arrivons juste au bon moment: personne n'est là pour nous espionner.

– Qui sait? répondit l'autre; croyez-moi, señor don López, dans les villes il y a toujours quelqu'un aux aguets pour voir ce qui ne le regarde pas, et en rendre compte à sa manière.

– C'est possible, murmura don López en haussant les épaules avec dédain; je m'en moque comme d'un *costal de nueces*<sup>2</sup>.

– Je n'en doute pas. Mais je crois que nous sommes arrivés enfin au rancho<sup>3</sup> du señor Pépé Naïpès: ce doit être cette hideuse mesure, si je ne me trompe.

– En effet, c'est ici que nous avons affaire, pourvu que le drôle n'ait pas oublié le rendez-vous que je lui ai donné. Attendez, señor don Juan, je vais lui faire le signal convenu.

– Ce n'est pas la peine, señor don López, vous savez bien que je suis toujours aux ordres de votre seigneurie quand il lui plaît de penser à moi, répondit une voix railleuse partant de l'intérieur du rancho dont la porte s'ouvrit et laissa voir dans son entrebâillement la haute stature et la figure intelligente de Pépé Naïpès lui-même.

— ¡Ave Maria purísima!<sup>4</sup> dirent les voyageurs en descendant de cheval et entrant dans le rancho.

– *Sin pecado concebida*, répondit Pépé en prenant la bride des chevaux qu'il conduisit dans l'écurie, où il les dessella et les mit devant une énorme botte d'alfalfa<sup>5</sup>.

Les deux Mexicains, fatigués d'une longue route, s'assirent sur un banc adossé au mur et attendirent le retour de leur hôte en tordant entre leurs doigts une cigarette de maïs.

L'endroit dans lequel ils se trouvaient n'avait rien de bien attrayant. C'était une grande salle percée de deux fenêtres garnies de forts barreaux de fer dont les vitraux crasseux ne laissaient pénétrer qu'un jour incertain; ses murs nus et enfumés étaient couverts d'images enluminées représentant divers sujets de sainteté; le mobilier ne se composait que de trois ou quatre tables boiteuses et d'autant de bancs. Quant au plancher, c'était tout simplement le sol battu, mais rendu raboteux par la boue qu'avaient apportée les pieds des chalands. Une porte soigneusement fermée conduisait à une chambre intérieure dans laquelle couchait le rancho; une autre porte faisait face à la première: ce fut par celle-là que rentra Pépé dès qu'il eut donné ses soins aux chevaux des voyageurs.

– Eh bien! señores, cria-t-il de la porte, quoi de nouveau? Le général Alvarez se prépare-t-il à battre Santa Anna, ou celui-ci s'est-il enfin emparé de son compéteur?

– Ma foi, répondit don López, je n'en sais rien et je ne m'en occupe guère. Nous avons à parler d'affaires plus intéressantes.

– ¡Caray! señor don López, quelle vivacité! s'écria Naïpès; avant de causer, vous vous rafraîchirez bien un peu: il n'y a rien de tel qu'un verre d'aguardiente pour éclaircir les idées.

L'eau-de-vie fut versée à pleins bords et absorbée d'un trait.

– Et maintenant causons sérieusement, dit don López à voix basse, après avoir jeté un regard soupçonneux autour de lui. Ainsi que nous en étions convenus, je suis allé à la Veracruz pour y recruter les gens dont nous avons besoin; mais si l'on trouve à la Veracruz autant de matelots qu'on en veut, il n'en est pas de même pour les *gambucinos*<sup>6</sup>, je n'ai pu en trouver un seul; d'ailleurs, qu'iraient-

---

<sup>2</sup> Sac de noix (proverbe).

<sup>3</sup> Auberge.

<sup>4</sup> Façon de se saluer dans la nouvelle Espagne.

<sup>5</sup> Herbe qui ressemble au trèfle.

<sup>6</sup> Chercheurs d'or.

ils faire dans cette ville en ce moment, où la Californie enlève pour ses riches placers tous les hommes du métier? Et puis, comme il est fort probable que nous aurons maille à partir avec les Indiens bravos; je me souciais peu d'enrôler des novices qui, à la vue des premiers peaux-rouges, se sauveraient avec épouvante en nous abandonnant au milieu des llanos; j'avais besoin, au contraire, d'hommes aguerris et résolus, que nulle fatigue et nul péril ne dégoûtassent, et qui, une fois attachés à notre entreprise, la suivissent jusqu'au bout sans hésiter. Je m'en revenais donc assez chagriné, lorsque le hasard ou plutôt ma bonne étoile me fit, il y a quelques jours, rencontrer à Tubac le señor don Juan Venado que vous connaissez déjà.

– Oui, interrompit Pépé avec un soupir, nous sommes de vieux amis.

– C'est vrai, répondit poliment don Juan, nous avons passé de bonnes heures ensemble à México.

– Moi aussi je connais don Juan de longue date, poursuivit don López en jetant un regard amical sur son compagnon; aussi n'ai-je pas hésité à lui confier qu'un Indien nous ayant révélé à vous et à moi, señor Pépé, un riche placer, nous avons formé le projet de réunir une troupe d'hommes résolus afin de nous en emparer. Le señor don Juan, dont vous connaissez la discrétion, comprit que nous ne voulions pas faire la fortune du gouvernement aux dépens de la nôtre, et que, par conséquent, l'expédition devait être préparée dans le plus grand secret; car Dieu sait les embarras que nous occasionnerait une parole légère en ce moment où le monde entier ne rêve que placers, mines d'or, etc., et où tous les jours l'Europe vomit sur l'Amérique des nuées de vagabonds avides de s'engraisser à nos dépens.

– Puissamment raisonné, observa Pépé d'un air convaincu.

– Bref, continua don López, j'ai pu, grâce à notre ami, réunir en peu de jours, pour notre expédition, la plus belle collection de *bribones*, tous gaillards de sac et de corde, ruinés par le monté<sup>7</sup>, et sur lesquels je puis compter parfaitement...

– Je suis en tous points de votre avis, señor don López; et maintenant qu'avez-vous résolu?

– Nous n'avons pas de temps à perdre, reprit le Mexicain; ce soir même nous nous mettrons en route: qui sait si déjà nous n'avons pas différé trop longtemps notre départ? Peut-être quelques-uns de ces vagabonds d'Europe dont je vous ai parlé ont-ils découvert notre placer: ces misérables ont un flair particulier pour trouver l'or.

– ¡Caray! mon maître, s'écria Pépé en frappant du poing sur la table; ce serait à devenir fou: une affaire si bien combinée et si bien menée jusqu'ici!

– J'y ai autant d'intérêt que vous, señor Pépé, répondit don López avec un aplomb superbe; vous savez que de malheureuses spéculations m'ont fait perdre toute ma fortune: je veux la rétablir d'un seul coup.

A ces paroles, le ranchero eut une peine incroyable à réprimer un sourire, car il était de notoriété publique que le señor don López Arriaga était un *lepero*<sup>8</sup> qui, en fait de fortune, n'avait jamais possédé un cuartillo de patrimoine; que toute sa vie il n'avait été qu'un aventurier, et que les malheureuses spéculations dont il se plaignait étaient simplement une funeste veine au monté qui lui avait récemment enlevé une vingtaine de mille piastres gagnées Dieu sait comment. Mais le señor don López était un homme d'une bravoure sans égale, doué d'un esprit fertile et prompt, que les hasards de sa vie accidentée outre mesure avaient obligé à vivre longtemps dans les llanos dont il connaissait aussi bien les détours que les ruses de ceux qui les habitent.

Pour ces différentes raisons et bien d'autres encore, le señor don López était le seul homme capable de mener à bien la difficile expédition qu'ils allaient entreprendre, et le señor Pépé Naïpès, lui aussi, avait de rudes revanches à prendre contre le monté; aussi eut-il l'air d'ajouter la foi la plus complète à ce qu'il plut au señor don López de dire touchant sa fortune perdue.

– Mais, dit-il après une seconde de réflexion, et la femme, qu'en faisons-nous?

---

<sup>7</sup> Jeu de cartes.

<sup>8</sup> Lazzarone.

- La femme?
- Oui.
- Eh bien! nous...

En ce moment, deux coups vigoureux retentirent sur la porte soigneusement verrouillée. Don López s'interrompit.

– Faut-il ouvrir? demanda Pépé.

– Oui, répondit don Juan; hésiter ou refuser pourrait donner l'éveil; dans notre position, il faut tout prévoir.

Don López consentit d'un signe de tête, et le ranchero alla ouvrir la porte, contre laquelle on continuait de frapper comme si l'on avait l'intention de la jeter bas.

Un homme embossé dans un large manteau, et les ailes du chapeau rabattues sur les yeux, entra dans la salle.

– *Santas tardes*<sup>9</sup>, dit-il en portant la main à son chapeau sans l'ôter cependant.

– *Dios las de a usted buenas*<sup>10</sup>, répondit Pépé; que faut-il servir à votre seigneurie?

– Une bouteille d'aguardiente, répondit l'étranger en s'installant dans l'endroit le plus obscur de la salle.

Dès qu'il fut servi, il se versa un verre d'eau-de-vie qu'il but, et, appuyant sa tête sur sa main, il sembla se plonger dans de sérieuses réflexions, sans s'occuper davantage des gens qui se trouvaient auprès de lui.

Cependant l'arrivée de l'inconnu avait glacé la faconde de nos trois personnages, qui, les bras croisés et le dos au mur, restaient mornes et silencieux, comme s'ils eussent pressenti que cet homme était un ennemi; ils attendaient avec anxiété ce qui allait se passer. Enfin don Juan, voulant savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ce mystérieux individu, se leva, remplit résolument son verre et se tournant vers l'étranger toujours impassible en apparence:

– Señor caballero, lui dit-il avec cette politesse que possèdent à un si suprême degré tous les Mexicains, j'ai l'honneur de boire à votre santé.

A cette invitation, l'inconnu leva lentement la tête, fixa un instant les yeux sur son interlocuteur, et lui répondit d'une voix sèche et brève:

– C'est inutile, señor don Juan, car je ne boirai pas à la vôtre; ce que je dis à vous, ajouta-t-il en appuyant sur ces mots, le señor don López Arriaga, peut également le prendre pour lui, si bon lui semble.

– Qu'est-ce à dire, señor? demanda don López en se levant avec violence. Auriez-vous l'intention de m'insulter?

– Il y a des gens avec lesquels on ne peut avoir cette intention, reprit l'inconnu d'une voix incisive. Mais, señores, continuez donc votre conversation. Elle était, à mon arrivée, des plus intéressantes: vous parliez, je crois, d'une expédition que vous préparez, et même n'était-il pas question, à l'instant où je suis entré, d'une femme indienne que votre digne associé, le seigneur Pépé Naïpès, a enlevée pour votre compte, et qui doit, je le suppose, vous servir d'otage auprès de ses compatriotes? Que je ne vous dérange pas; je serais charmé, au contraire, de savoir ce que vous comptez faire de cette jeune femme.

Aucune expression ne saurait rendre le sentiment de stupeur et d'épouvante qui s'empara des trois associés à cette révélation accablante et imprévue de leurs projets. Un instant ils se figurèrent avoir affaire au génie du mal, et firent simultanément le geste de se signer. Mais don López et don Juan étaient des hommes qu'un événement, si grave qu'il fut, ne pouvait longtemps abattre; le premier moment passé, il se raidirent, et, l'étonnement faisant place à la colère, don Juan tira de sa botte vaquera un couteau à lame bien acérée, et fut se placer devant la porte, afin de barrer le passage

---

<sup>9</sup> Manière de saluer qui équivaut à un bonsoir.

<sup>10</sup> Dieu vous le donne bon.



à l'inconnu; tandis que don López, le sourcil froncé et le machette à la main, s'avancait résolument vers la table derrière laquelle leur étrange interlocuteur, debout et les bras croisés, semblait les défier après les avoir si cruellement raillés.

– Qui que vous soyez, señor caballero, dit don López en s'arrêtant à deux pas de son adversaire, le hasard vous a rendu maître d'un secret qui tue, et vous allez mourir.

– Vous croyez, señor don López? répondit l'autre avec un sourire ironique.

– Défendez-vous si vous ne voulez pas que je vous assassine; car, vive Dieu! je n'hésiterais pas, je vous en préviens.

– Je le sais, dit l'inconnu, et je ne serais pas la première personne que vous tueriez lâchement; les mornes et les quebradas de la Sierra Nevada ont entendu déjà les cris d'agonie de vos victimes.

A cette allusion faite par l'inconnu à un crime que don López croyait ignoré de tous, une pâleur livide envahit son visage, un tremblement convulsif agita tous ses membres. Il poussa un cri de rage et se précipita sur l'étranger. Celui-ci attendit impassible le choc qui le menaçait; mais, dès que don López fut à sa portée, il se débarrassa vivement de son manteau et le jeta sur la tête de son ennemi, qui roula sur le sol sans pouvoir se délivrer de l'étoffe maudite qui l'enveloppait comme un réseau inextricable.

D'un bond l'étranger sauta par dessus la table, et, sans plus s'occuper de don López, il se dirigea vers la porte; mais là, il trouva don Juan, qui, s'élançant sur lui, chercha à lui enfoncer son couteau dans la poitrine. Sans se déconcerter, l'inconnu saisit le poignet de son agresseur, et, avec une force que celui-ci était loin de soupçonner, il lui tordit le bras de telle façon que ses doigts se détendirent, et qu'il laissa échapper le couteau avec un cri de douleur.

L'étranger le ramassa, et, serrant don Juan à la gorge:

– Écoute, misérable, lui dit-il; je suis maître de ta vie, et je pourrais te tuer si bon me semblait, mais ce serait voler le bourreau et faire tort au *garrote* qui t'attend; seulement je veux te marquer pour que tu te souviennes de moi!

Et, appuyant la pointe du couteau sur le visage blêmi du Mexicain, il lui fit deux entailles en forme de croix qui lui partagèrent la figure dans toute sa longueur.

– Au revoir, dit-il en jetant le couteau avec dégoût, nous nous retrouverons dans la Prairie!

Et, s'élançant hors de la salle, il disparut.

Lorsque les trois hommes se retrouvèrent seuls, une expression de rage impuissante et de haine mortelle contracta leur visage.

– Oh! s'écria don López en grinçant des dents et en montrant le poing au ciel, je me vengerai!

– Et moi! murmura don Juan d'une voix sourde en étanchant le sang qui souillait son visage.

– C'est égal, dit à part lui Pépé Naïpès en jetant sur ses compagnons un regard de compassion ironique, je ne le connais pas, mais, caray! c'est un rude homme!

## II

### LES CHASSEURS DE BISONS

A deux lieues au plus de Santa Fé, dans une clairière située sur le bord de la petite rivière qui borde le presidio, le soir du jour où s'étaient passés les événements que nous venons de rapporter, six hommes aux traits durs, profondément accentués, et portant le costume des chasseurs de bisons, c'est-à-dire le chapeau à larges bords, la veste de velours garnie de réales percées en guise de boutons, la culotte serrée aux hanches par une ceinture de soie rouge, les bottes vaqueras et le zarapé bariolé, étaient réunis autour d'un grand feu qu'ils entretenaient avec soin et causaient entre eux tout en s'occupant activement des préparatifs de leur souper. Frugal repas, du reste, que ce souper! Il se composait d'une bosse de bison, produit de leur chasse, de quelques patates et de tortillas de maïs cuites sous la cendre: le tout arrosé d'eau de smilax et d'aguardiente.

La nuit était sombre, de gros nuages noirs couraient lourdement dans l'espace, interceptant parfois les rayons blafards de la lune, qui ne répandait qu'une lueur incertaine. Le paysage était noyé dans ces flots d'épaisses vapeurs qui, dans les pays équatoriaux, s'exhalent de la terre à la suite d'une chaude journée. Le vent soufflait violemment au travers des arbres, dont les branches s'entrechoquaient avec un bruit sinistre, et, dans les profondeurs des bois, les miaulements des chats sauvages se mêlaient aux glapissements des carcajous et aux hurlements des pumas et des jaguars.

– Je crois que la nuit sera mauvaise, dit un des chasseurs tout en retournant les patates dont il surveillait la cuisson.

– Je suis de votre avis, Fleur-de-Genêt, répondit un grand homme sec en ce moment occupé à rendre le même service à la bosse de bison; le soleil était, à son coucher d'une couleur de cuivre qui ne présage rien de bon.

– Entre nous, Castor, j'ai bien peur que le Faucon-Noir n'ait commis une faute en allant trouver seul ce misérable López.

– Frère, vous savez que je n'ai pas approuvé cette démarche; mais le Faucon est prudent, et il aura su sortir des griffes de cet homme.

– Dieu le veuille! cependant vous conviendrez que, pour de vieux coureurs de bois, nous avons agi en véritables enfants en nous fourrant à l'étourdie dans un véritable guêpier dont je ne vois pas comment nous sortirons.

– Bah! fit le Castor, avec un bon rifle et un œil sûr on vient à bout de bien des choses, et sept hommes déterminés en valent cinquante dans la Prairie. Et puis, pouvions-nous laisser notre fils adoptif sans secours lorsqu'il réclamait notre aide?

Tous les chasseurs se récrièrent en protestant de leur dévouement au Faucon-Noir.

– Depuis vingt ans que nous arpentons les llanos dans tous les sens, reprit le Castor, notre plus grande joie a été de voir grandir à nos côtés et devenir un hardi et vigoureux chasseur l'enfant chétif et malingre que nous avons sauvé si miraculeusement lors de l'incendie de l'hacienda del Toro. Nous avons fait le serment solennel de nous dévouer à son bonheur: le moment est arrivé, hésiterons-nous?

– Nous ne le pouvons ni ne le devons, dit Fleur-de-Genêt.

– Bien parlé! s'écria le Castor. Et maintenant, frères, soupçons.

La bosse de bison fut tirée du feu, posée sur une large feuille d'abanijo au milieu du cercle formé par les chasseurs. Chacun s'arma de son couteau, et ils commencèrent à manger de bon appétit.

– Cette affaire de l'hacienda n'a jamais été bien éclaircie, dit l'un d'eux en engloutissant une énorme tranche de bison saupoudrée de piment, et, dans l'intérêt de l'enfant, peut-être aurions-nous dû faire des recherches.

– Chut! répondit le Castor en baissant la voix, Tío Perico et moi nous nous en sommes occupés. Croyez-vous donc que je n'aie pas songé comme vous à retrouver la famille de notre cher enfant?

– Eh bien, demanda un des chasseurs, qui était resté silencieux jusque-là et qu'on appelait le Grand-Lièvre, qu'avez-vous découvert?

– Hélas! répondit Tío Perico, en secouant tristement la tête, ce que nous avons appris se borne à bien peu de chose.

– Oui, interrompit le Castor, à force d'interroger çà et là les voisins de l'hacienda del Toro, ce qui n'était pas facile, voici à quoi se bornent les renseignements que nous avons recueillis: Le père du Faucon-Noir se nommait don Gutierrez de la Fuente; c'était un homme riche et considéré dans le pays, qu'il n'habitait, du reste, que depuis peu de temps, sans que l'on sût d'où il était venu. Le jour de l'incendie, – que l'on suppose être le résultat d'une vengeance, – des personnes dignes de foi nous ont assuré l'avoir aperçu, lorsque tout espoir de sauver sa demeure fut évanoui, prendre la route des Prairies sur un cheval, emportant sur le devant de sa selle le cadavre à demi calciné de sa femme. Depuis ce jour, nul n'a revu don Gutierrez. Est-il mort de désespoir dans quelque lieu retiré de la Pampa? Vit-il encore? Voilà ce que personne ne saurait dire.

– Et rien qui puisse nous mettre sur la trace de ce mystère! dit Fleur-de-Genêt. Et puis quand même, chose impossible, le Faucon retrouverait son père, comment s'en ferait-il reconnaître, après vingt ans passés?

– Avez-vous donc oublié, répondit vivement le Grand-Lièvre, que, lorsque nous sauvâmes l'enfant, il portait au cou un scapulaire de velours bleu brodé d'argent contenant des reliques?

– C'est vrai, je m'en souviens; seulement, qu'est devenu le scapulaire?

– Il est encore au cou du Faucon-Noir, répondit le Castor, et qui sait si...

– Hum! fit Tío Perico, cet espoir est bien faible, mes frères; enfin, à la grâce de Dieu, et que sa sainte volonté soit faite.

Tous les chasseurs se signèrent religieusement; et comme le souper était terminé, ils allumèrent leurs cigarettes, jetèrent quelques brassées de bois mort dans le feu, et se préparèrent à passer la nuit le plus commodément possible.

Tout à coup le bruit d'une course précipitée retentit dans la forêt, et un cavalier fit irruption dans la clairière. A sa vue, les chasseurs poussèrent des exclamations de joie et s'élancèrent à sa rencontre.

Ce cavalier était le Faucon-Noir. Il répondit avec bonhomie aux marques d'attachement de ses amis, descendit de cheval et s'approcha du feu. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mais fine, cambrée et admirablement proportionnée. Ses moindres mouvements étaient élégants et nobles; toute sa personne respirait la souplesse et la vigueur portées à leur suprême degré; son front, ses yeux noirs et perçants, son nez aquilin, sa bouche moyenne, surmontée d'une épaisse moustache noire, lui complétaient une physionomie qui, sans être belle, avait une remarquable expression d'audace, de franchise et de loyauté. Il portait, comme ses compagnons, le costume de chasseur.

– Eh bien! quoi de nouveau? demanda le Castor en s'adressant au jeune homme qui prenait sa part des restes du souper, avez-vous vu les ladrones?

– Je les ai vus, répondit laconiquement le Faucon.

– Et que prétendez-vous faire?

– Sauver le Pigeon-Volant, si mes frères veulent me venir en aide.

– Pourquoi ne le ferions-nous pas?

– La tâche sera rude.

– Tant mieux, corne-bœuf! dit le plus jeune en frappant la terre de la crosse de son rifle; tant mieux, il y a longtemps que nous n'avons eu maille à partir avec ces effrontés pillards des Prairies.

– Ainsi Je puis compter sur mes frères?

– Écoute-moi, *muchacho*, dit Tío Perico d'une voix solennelle; sache, une fois pour toutes, que nous sommes ici six hommes prêts à sacrifier leur vie pour te voir heureux.

– Je le savais, répondit le jeune homme avec émotion; mais pardonnez-moi, j'avais besoin de vous l'entendre dire encore une fois, tant le projet que j'ai conçu est grave et périlleux.

– Mon fils, sept hommes comme nous, n'ayant qu'une tête et qu'un cœur, sont bien forts dans le danger. Parle: quel est ton projet?

– Vous connaissez mon amour pour Rant-chaï-waï-mè<sup>11</sup>, la fille de Mahaskak<sup>12</sup>, le sagamore des Jiowais. Depuis que je l'ai vue dans notre dernière chasse sur les rives du lac Salado, mon cœur s'est envolé vers elle sans que j'aie cherché à le retenir, et je n'ai plus eu qu'une pensée, m'en faire aimer; qu'un désir, la prendre pour femme. Dans un but que je ne comprends pas bien encore, mais dont j'entrevois pourtant la duplicité, don López l'a fait enlever par son digne acolyte Pépé Naïpès. Il se propose de l'emmener avec lui dans le voyage qu'il entreprend à la recherche d'un placer que Nauchenanga, le grand chef des Comanches lui a vendu. – Une cinquantaine de bandits gambucinos et trappeurs dévoués forment sa troupe; eh bien, quelque formidable que soit cette escorte, mon intention est de l'attaquer: c'est au milieu de tous ces hommes que je veux enlever celle que j'aime. Voulez-vous me suivre?

– Quand partons-nous?

– Sur-le-champ. Les gambucinos sont campés à peu de distance de nous, et je sais que don López doit se mettre en route ce soir même: il faut donc nous hâter de suivre ses traces.

– Partons, répondirent les chasseurs.

Aussitôt chacun fit ses préparatifs, sellant son cheval, et remplissant d'eau les petites outres de peau de chevreau dont tout cavalier américain est pourvu.

A l'instant où ils allaient quitter la clairière, un craquement de feuilles se fit entendre, les branches s'écartèrent, et un homme parut, s'avançant, le bras étendu, la main ouverte, la paume en avant en signe de paix.

A la couleur de sa peau d'une teinte plus claire que le cuivre neuf le plus pâle, on le reconnaissait immédiatement pour un Indien. C'était un homme de trente ans au plus, aux traits mâles et expressifs; sa physionomie était d'une intelligence remarquable et particulièrement empreinte de cette majesté naturelle chez les sauvages enfants des Prairies; sa taille était élevée, bien prise, élancée, et ses membres fortement musclés dénotaient une vigueur et une souplesse contre lesquelles peu d'hommes auraient pu lutter avec avantage.

Il était complètement peint et armé en guerre. Ses cheveux noirs étaient relevés sur sa tête en forme de casque et retombaient sur son dos comme une crinière; une profusion de colliers de *wampum* ornaient sa poitrine, sur laquelle était peinte, avec une finesse rare, une tortue bleue grande comme la paume de la main.

Le reste du costume se composait du *mitasse*<sup>13</sup> attaché aux hanches par une ceinture de cuir et arrivant jusqu'aux chevilles; d'une chemise de peau de daim à longues manches pendantes, et dont les coutures, ainsi que celles du mitasse, étaient frangées de cuir et de plumes; un ample manteau de buffle brodé de laine formant de naïfs dessins, s'accrochait à ses épaules par une agrafe d'or pur et tombait jusqu'à terre; il avait pour chaussures d'élégants mocassins brillants de perles fausses; un léger bouclier rond, couvert en bison et garni de chevelures humaines, pendait à son côté gauche.

Ses armes étaient celles des Indiens, c'est-à-dire le couteau à scalper, le tomahawk et le rifle américain; mais un long fouet dont le manche peint en rouge était orné de chevelures et de plumes, indiquait un des principaux chefs de la redoutable nation des Comanches. C'était, en effet, le célèbre Nauchenanga.

Le Faucon-Noir s'avança seul au-devant de l'Indien.

– Que veut mon frère? dit-il.

– Voir le visage d'un ami, répondit le chef d'une voix douce.

---

<sup>11</sup> Le pigeon volant.

<sup>12</sup> Le loup blanc.

<sup>13</sup> Long caleçon.

Alors les deux hommes portèrent la main droite à leur front, croisèrent ensuite les bras en passant la main droite sur l'épaule gauche, et inclinant la tête en même temps, ils se saluèrent suivant l'usage de la Prairie.

Cette cérémonie préliminaire terminée, le Faucon-Noir prit la parole.

– Mon frère est le bienvenu, dit-il; qu'il s'approche du feu et fume dans le calumet de ses amis blancs.

– Ainsi ferai-je, dit Nauchenanga.

Et, s'approchant du feu, il s'accroupit à la mode indienne, détacha son calumet de sa ceinture, et se mit à fumer en silence.

Les chasseurs, voyant la tournure que prenait cette visite imprévue, étaient revenus s'asseoir autour du brasier. Quelques minutes se passèrent ainsi sans que personne parlât; chacun attendait que le chef indien expliquât le motif de sa présence. Enfin Nauchenanga secoua la cendre de son calumet, le repassa à sa ceinture, et, s'adressant au Faucon-Noir:

– Mon frère repart chasser les bisons? dit-il; il y en a beaucoup cette année au Cerro Prieto<sup>14</sup>.

– Oui, répondit le jeune homme, nous nous remettons en chasse. Mon frère a-t-il l'intention de nous accompagner?

– Non, mon cœur est triste; Niang<sup>15</sup> s'est appesanti sur moi.

– Que veut dire mon frère? lui serait-il arrivé un malheur?

– Mon frère ne me comprend-il pas? Ignore-t-il que le walkon<sup>16</sup> a vu couper ses ailes et se trouve prisonnier des guerriers de feu<sup>17</sup>? Ou bien me suis-je trompé et mon frère n'aime-t-il réellement que les bisons dont il mange la chair et dont il vend la peau? répondit l'Indien, dont le regard étincela comme celui d'un chat-tigre.

– Que mon frère s'explique plus clairement et alors je tâcherai de le comprendre, murmura le Faucon-Noir.

Il y eut un instant de silence. L'Indien semblait réfléchir profondément.

Enfin il releva la tête, rendit à son regard toute sa sérénité, et, d'une voix basse et mélodieuse:

– Pourquoi feindre de ne pas me comprendre, Kolixi<sup>18</sup>? dit-il; le petit oiseau qui chante dans mon cœur ne chante-t-il pas dans le tien? Pourquoi ne pas être franc? Un guerrier ne doit pas avoir la langue fourchue. Ce qu'un homme seul ne peut faire, deux peuvent le tenter et réussir. Que mon frère s'explique, les oreilles d'un ami sont ouvertes.

– Mon frère a raison, je ne tromperai pas son attente; oui, j'ai dans le cœur un petit oiseau qui me répète de douces paroles à chaque instant du jour; oui, je donnerais ma vie avec bonheur pour voir le Pigeon-Volant libre de prendre son essor vers les cases de ses pères; mais que peut la volonté d'un homme seul?

– Mon frère se trompe, il n'est pas seul; je vois à ses côtés les six plus terribles rifles de la prairie. Que me dit donc là mon frère? Ne serait-il plus le grand guerrier que je connais? Douterait-il de l'amitié de son frère rouge Nauchenanga, le grand sagamore des Comanches?

– Je n'ai jamais douté de l'amitié de mon frère; c'est un illustre chef, et je suis flatté de l'offre qu'il veut bien me faire, répondit le jeune homme sans se compromettre.

– Eh bien, que mon frère dise un mot, et deux cents guerriers comanches se joindront à lui pour délivrer le Pigeon-Volant et prendre la chevelure de ses ravisseurs.

– Merci, chef, votre offre est loyale, et je l'accepte; je sais que vous êtes honnête et que votre parole est sacrée.

---

<sup>14</sup> La montagne Noire.

<sup>15</sup> Dieu du mal.

<sup>16</sup> Oiseau de Paradis.

<sup>17</sup> Espagnols.

<sup>18</sup> Faucon noir.

– Michabou<sup>19</sup> nous protège, dit l'Indien en se levant; mon frère peut compter sur moi: qu'il suive les ladrones, je me charge de les lui livrer sans défense.

– Mais, reprit le chasseur, quand nous aurons sauvé la jeune fille, à qui appartiendra-t-elle?

– Rant-chaï-vaï-mè est sage, répondit noblement l'Indien, elle choisira entre le Faucon-Noir et Nauchenanga; heureux celui sur lequel tombera son regard; l'autre se retirera sans se plaindre: la douleur aime la solitude.

– Voici ma main, chef, et, quel que soit l'arrêt de celle que j'aime, je saurai m'y soumettre en homme de cœur.

– Mon frère parle bien, reprit l'Indien; Michabou a entendu son serment.

Et, s'inclinant avec courtoisie, le chef comanche se retira sans ajouter une parole.

Quelques minutes plus tard, les chasseurs quittaient la clairière pour se mettre à la poursuite des gambucinos.

---

<sup>19</sup> Dieu.

### III

## EL VADO

Don López ne resta pas longtemps sous le coup du sanglant outrage qu'il avait reçu. L'orgueil, la colère, et surtout le désir de se venger lui rendirent le courage, et, quelques minutes après le départ du Faucon-Noir, il avait retrouvé toute son audace et son sang-froid.

– Vous le voyez, señor Pépé, dit-il en s'adressant au ranchero, nos projets sont connus; il faut donc nous hâter si nous ne voulons voir ici faire irruption les suppôts du gouvernement. Ce soir même, aidé du señor don Juan, que je vous laisse, vous mettrez à cheval le Pigeon-Volant, en ayant soin de lui couvrir la tête d'un chapeau d'homme à larges bords, et vous vous rendrez au camp. Votre arrivée sera le signal du départ de l'expédition.

– Mais, observa Pépé, dans quel but vous embarrasser d'une femme?

– Parce que cette femme, dit López avec une émotion mal dissimulée, est douée d'une beauté étrange; elle est aimée des principaux chefs des tribus indiennes sur le territoire desquelles nous devons passer; elle est donc pour nous un otage précieux, comme l'a fort bien dit l'homme qui vient de nous braver avec tant d'insolence; grâce à elle, je pourrai neutraliser les efforts que tenteront les Indiens pour nous fermer la route du placer.

Don López se leva, et, remontant à cheval, prit au galop la route du Cerro Prieto.

– Hum! fit Pépé en le regardant s'éloigner, quel œil de démon! Quoiqu'il y ait vingt ans que je le connaisse, je ne l'avais jamais vu ainsi! Comment tout cela finira-t-il?

Et, sans plus de commentaires, il commença à mettre tout en ordre dans le rancho. Lorsque ses apprêts furent terminés, il jeta un regard autour de lui.

Le señor don Juan, les coudes sur la table et la cigarette à la bouche, buvait à petits coups l'eau-de-vie restée dans la bouteille, sans doute pour se consoler de la *navajada* dont l'avait gratifié le Faucon-Noir, et qui déjà se cicatrisait tout en lui formant la plus piteuse physionomie du monde.

– Hé! dit le ranchero d'une voix insinuante, señor don Juan, savez-vous qu'il est à peine cinq heures?

– Vous croyez? répondit l'autre pour dire quelque chose.

– J'en suis sûr.

– Ah!

– Est-ce que le temps ne vous semble pas long?

– Extraordinairement.

– Si vous le vouliez, il nous serait facile de l'abréger.

– De quelle façon?

– Oh! mon Dieu, avec ceci.

Et Pépé sortit de sa poche un jeu de cartes crasseux, qu'il étala avec complaisance sur la table.

– Ah! la bonne idée! s'écria don Juan, dont les yeux étincelèrent; faisons un monté!

– A vos ordres; mais que jouerons-nous?

– Ah! diable, c'est vrai, il faut jouer quelque chose, fit don Juan en se grattant la tête.

– La moindre des choses, simplement pour intéresser la partie.

– Encore faut-il l'avoir.

– Que cela ne vous embarrasse pas; si vous y consentez, je vous ferai une proposition.

– Faites, señor, je serai charmé de la connaître.

– Voici. Nous jouerons, si vous voulez, la part qui doit nous revenir dans les lingots d'or que nous allons chercher avec don López.

– Accepté, s'écria don Juan, sortant de sa poche un jeu de cartes non moins crasseux que celui de son partenaire; cela nous fera gagner une heure.

– Tiens, vous avez des cartes aussi, observa le ranchero.

– Oui, et toutes neuves, comme vous voyez. Commençons-nous?

– Je suis à vos ordres.

La partie s'engagea, et bientôt, oubliant tout autre intérêt, les deux hommes furent complètement absorbés par les combinaisons du *siete de copas*, de *el as de oro*, du *tres de bastos* et du *dos de espadas*.

Au Mexique et dans toute l'Amérique espagnole, l'Angelus sonne au coucher du soleil, et dans ces contrées, où il n'y a pas de crépuscule, la nuit arrive sans transition, si bien que, lorsque la cloche a fini de tinter, l'ombre est épaisse. L'heure était donc bien choisie pour le départ, et Pépé ne le retarda pas, car, bien qu'il eût déployé toute sa science, il avait trouvé dans le señor don Juan un adversaire tellement habile, qu'après plus de trois heures d'une lutte acharnée, tous deux se trouvaient aussi avancés qu'auparavant.

Au dernier coup de l'Angelus, Pépé mit la clef dans la serrure de la porte conduisant à sa chambre, l'ouvrit, et, au bout de quelques secondes, il rentra dans la salle suivi du Pigeon-Volant.

Rant-chaï-waï-mè était une mignonne jeune fille de seize ans à peine, à la tournure gracieuse, légère, avec ce laisser-aller plein de charme que les Espagnols appellent *salero*, mot que nulle expression française ne saurait rendre; ses traits délicats, presque enfantins, respiraient la douceur et l'innocence; son front rêveur, ses grands yeux noirs et pensifs, son nez finement découpé, aux ailes mobiles, sa bouche rieuse bordée de deux lèvres parfaitement ourlées, ses dents blanches et son petit menton à fossette, lui formaient la plus délicieuse physionomie qui se puisse imaginer; son teint bistré, presque blanc, nuance moins rare qu'on ne le croit chez les Indiennes, ses cheveux noirs lui tombant en deux énormes tresses sur les talons, ses mains d'une petitesse extrême, complétaient l'ensemble enchanteur de sa personne. Comme toutes les femmes de sa race, elle était vêtue de deux larges chemises de calicot rayé; l'une, serrée au cou, tombait jusqu'aux hanches, tandis que l'autre, attachée à la ceinture, lui descendait jusqu'aux chevilles. Son cou était orné de colliers de perles fines entremêlées de ces petits coquillages nommés wampums et qui servent de monnaie aux Indiens; ses bras et ses chevilles étaient entourés de larges cercles d'or, et un petit diadème du même métal rehaussait le ton mat de son front; des mocassins de daim, brodés de laine et de perles de toutes couleurs emprisonnaient ses pieds nerveux et finement cambrés.

A son entrée dans la salle, un nuage de tristesse et de mélancolie répandu sur son visage ajoutait, s'il est possible, un attrait de plus à sa personne.

– Allons, *waïñè*<sup>20</sup>, lui dit le ranchero, séchez vos larmes, nous ne vous voulons pas de mal, que diable! et tout cela finira peut-être mieux que vous le croyez.

La jeune fille ne répondit pas, elle se laissa déguiser sans résistance, mais en faisant une petite moue à désespérer un saint.

– S'il y a du bon sens! murmurait le digne Pépé à part lui, tout en attifant sa prisonnière et en jetant un regard de convoitise sur les bijoux dont elle était parée; il faut être fou pour gâcher ainsi l'or et les perles. Ne vaudrait-il pas mieux s'en servir pour acheter quelque chose d'utile? C'est qu'elle en a au moins pour dix mille piastres! Quelle magnifique partie de monté on ferait avec cela! Ah! si don López avait voulu... Enfin nous verrons.

Tout en faisant ces judicieuses réflexions, le ranchero avait achevé la toilette de la jeune fille; il compléta son déguisement en lui jetant sur les épaules le manteau abandonné par le Faucon-Noir; puis, donnant un dernier regard à sa demeure, il fourra dans sa poche le jeu de cartes qui était resté sur la table, but un large verre d'eau-de-vie et sortit enfin de la salle, suivi de la jeune fille et du señor don Juan, qui, malgré les divers incidents de la journée, avait repris sa bonne humeur, grâce sans doute au monté, cette passion invétérée de tout bon Mexicain.

La porte fermée avec soin, l'Indienne fut placée sur un cheval, Pépé monta sur un autre, ainsi que le señor don Juan, et, abandonnant sa maison à la garde de la Providence, laquelle devait fort

---

<sup>20</sup> Femme.



peu s'en soucier, le ranchero donna le signal du départ, suivi de ses deux compagnons; il fit un détour pour traverser le pueblo et se dirigea au grand trot du côté du Cerro Prieto.

Don López avait mis le temps à profit, et tout était prêt pour le départ. Les nouveaux venus ne descendirent même pas de cheval; dès qu'on les aperçut, la caravane, composée, comme nous l'avons dit, d'une cinquantaine d'hommes déterminés, après s'être, formée en file indienne, s'ébranla dans la direction des Prairies, non sans avoir prudemment détaché sur ses flancs deux éclaireurs chargés de surveiller les environs.

Rien n'est triste comme une marche de nuit dans un pays inconnu, semé d'embûches de toutes sortes où à chaque instant l'on craint de voir s'élancer de derrière les buissons l'ennemi qui vous guette au passage. Aussi la petite troupe, inquiète et tressaillant au moindre bruit, s'avancait-elle silencieuse et morne, les yeux fixés sur les haliers touffus qui bordaient le chemin, le fusil en avant, et prête à tirer au moindre mouvement suspect.

Cependant les gambucinos marchaient déjà depuis trois heures sans que rien fut venu justifier leurs craintes, un calme solennel continuait à régner autour d'eux; peu à peu leurs appréhensions se dissipèrent et ils commençaient à causer à voix basse et à rire de leurs terreurs passées, lorsqu'ils arrivèrent sur les bordas d'une petite rivière qui leur barra le passage.

Dans l'intérieur de l'Amérique du Sud les voies de communication sont nulles et par conséquent le système des ponts complètement négligé. On ne connaît que deux moyens de traverser les rivières: chercher un *vado* (gué), ou, si l'on est trop pressé, lancer son cheval dans le courant, souvent très rapide, et tâcher d'atteindre l'autre bord à la nage. Don López choisit le premier moyen: il chercha un vado.

Ce fut l'affaire de quelques minutes, et bientôt toute la troupe entra dans l'eau; quoique le gué ne fût pas égal et que parfois les chevaux eussent de l'eau jusqu'au poitrail et fussent obligés de se mettre à la nage, tous les cavaliers passèrent sans accident.

Il ne restait plus sur la rive que don López, le chef comanche, qui avait rejoint l'expédition quelques minutes avant son départ et lui servait de guide, la jeune Indienne et le señor Pépé Naïpès.

– A nous maintenant, chef, dit don López en s'adressant à Nauchenanga; vous voyez que nos hommes sont en sûreté et n'attendent plus que nous pour se mettre en route.

– La waïnè première, répondit laconiquement l'Indien.

– C'est juste, chef, la femme d'abord, reprit don López; et se tournant vers sa prisonnière:

– Passez, lui dit-il, en adoucissant autant que possible le timbre de sa voix.

La jeune fille, sans répondre, fit résolument entrer son cheval dans la rivière; les trois hommes la suivirent.

La nuit était sombre, le ciel couvert de nuages, et la lune incessamment voilée ne brillait qu'à de longs intervalles, ce qui rendait le passage difficile en ne permettant pas de distinguer les objets à une courte distance; cependant, au bout de quelques secondes, don López crut s'apercevoir que le cheval de la jeune Indienne ne suivait pas la ligne tracée par le vado, mais appuyait sur la gauche comme s'il se fût abandonné au courant. Il poussa son cheval en avant pour s'assurer de la réalité du fait; mais tout à coup une main vigoureuse saisit sa jambe droite, et avant même qu'il songeât à résister, il fut renversé dans l'eau et pris à la gorge par un Indien.

Pépé Naïpès s'élança à son secours.

Pendant ce temps, le cheval de l'Indienne, subissant probablement une impulsion occulte, s'éloignait de plus en plus de l'endroit où les gambucinos avaient pris terre. Quelques-uns d'entre eux, s'apercevant de ce qui se passait, rentrèrent dans l'eau pour venir en aide à leur chef, tandis que d'autres, guidés par don Juan, suivirent le rivage au galop afin de couper la retraite au cheval de l'Indienne lorsqu'il aborderait.

Pépé Naïpès, après plusieurs efforts infructueux, se rendit maître du cheval de don López et le mena à celui-ci au moment où il venait de tuer son ennemi d'un coup de couteau dans la poitrine; le Mexicain se remit en selle et gagna le rivage où il tâcha de rétablir un peu d'ordre dans sa troupe,

tout en suivant avec anxiété les péripéties du drame silencieux qui se jouait dans la rivière entre Nauchenanga et la jeune Indienne.

Le chef comanche avait lancé son cheval à la poursuite de celui du Pigeon-Volant, et tous deux, sur une ligne presque parallèle, suivaient le fil de l'eau, le premier cherchant à se rapprocher du second qui s'efforçait au contraire d'augmenter de plus en plus la distance qui les séparait.

Tout à coup le cheval de Nauchenanga fit un bond en poussant un hennissement de douleur, et il commença à battre follement l'eau de ses pieds de devant, tandis que la rivière se teignait en rouge autour de lui; le chef, comprenant que son cheval était blessé à mort, quitta la selle et se pencha de côté, prêt à plonger. En ce moment, une face hideuse apparut au niveau de l'eau en riant d'une façon diabolique, et une main s'avança vers lui pour le saisir. Avec cet imperturbable sang-froid qui n'abandonne jamais les Indiens, même dans les circonstances les plus critiques, le Comanche prit son tomahawk, fendit le crâne de son ennemi et se laissa glisser dans l'eau.

Alors un formidable cri de guerre éclata dans la forêt, et une cinquantaine de coups de feu éclatèrent, tirés des deux rives à la fois et illuminant la scène de lueurs fugitives et sinistres. Une foule de peaux-rouges se rua sur les gambucinos et une mêlée terrible s'engagea.

Les Mexicains, pris à l'improviste, se défendirent d'abord mollement, lâchant pied et cherchant un abri derrière les arbres; mais obéissant à la voix de don López qui faisait des prodiges de valeur tout en excitant ses compagnons à vendre chèrement leur vis, ils reprirent courage, se formèrent en escadron serré et chargèrent les Indiens avec furie, luttant corps à corps avec eux, les assommant à coups de crosse de fusil ou les poignardant avec leurs machettes. Le combat fut court. Les peaux-rouges voyant le mauvais résultat de leur surprise, se découragèrent et disparurent aussi vite qu'ils étaient apparus. Cinq minutes plus tard, le calme et le silence étaient si complètement rétablis, que si quelques Mexicains n'avaient pas été blessés et si plusieurs Indiens n'étaient pas restés sur le champ de bataille, cette scène étrange aurait pour ainsi dire pu sembler un rêve.

Dès que les sauvages furent en fuite, don López jeta un regard avide sur la rivière: de ce côté aussi la lutte était terminée. Nauchenanga, monté en croupe derrière la jeune fille, guidait son cheval vers le rivage qu'il ne tarda pas à atteindre.

– Eh bien? lui demanda don López.

– Les Pawnies sont des renards sans courage, répondit le Comanche en montrant du doigt deux chevelures humaines qui pendaient sanglantes à sa ceinture, ils fuient comme des femmes dès qu'ils voient le visage d'un guerrier de ma nation.

– Bien! fit avec joie don López, mon frère est un grand chef, il a un ami.

L'Indien s'inclina avec un sourire indéfinissable; son but était atteint, il avait gagné la confiance de celui qu'il voulait perdre.

La troupe se remit en marche.

Pendant plus d'un mois, le voyage des aventuriers à travers la Prairie ne fut qu'une longue suite de combats soutenus contre les Indiens qui les suivaient pour ainsi dire à la piste. Ils voulaient délivrer le Pigeon-Volant, c'était là du moins le principal motif de leurs agressions; le second était cette haine qui séparera toujours la race rouge de la race blanche, race avide qui enserre d'année en année davantage les Indiens, envahissant un jour leurs plus beaux territoires de chasse, le lendemain promenant la charrue au lieu même où reposent les os de leurs pères, les refoulant sans cesse vers les mornes désolés et les pics neigeux des Montagnes Rocheuses, et qui ne sera satisfaite que lorsqu'elle aura vu tomber sous ses coups le dernier de ces enfants de la Prairie, abruti par les vices qu'elle lui aura inoculés.

## IV

### LA GROTTE DU SAYOTKATTA <sup>21</sup>

Le Nébraska – la Plate – ainsi que le nomment les Indiens, est un de ces immenses cours d'eau comme l'Amérique a seule le privilège d'en posséder. Aussitôt descendu des Montagnes Rocheuses, il se partage en deux branches magnifiques qui, après des détours sans nombre, se réunissent enfin vers le 41° 9' N et le 101° 40' O et vont se perdre dans le Missouri.

C'est à l'endroit où le Nébraska forme en se divisant une large fourche, que nous priions le lecteur de se transporter avec nous.

L'homme auquel les splendides paysages américains sont inconnus aura peine à se figurer l'imposante et sauvage majesté de ce lieu. La rivière, parsemée d'îles couvertes de cotonniers des bois, coule silencieuse et rapide entre des rives peu élevées et garnies d'herbes si hautes qu'elles suivent l'impulsion du vent; au loin dans la vaste plaine, sont disséminées d'innombrables collines, dont le sommet, coupé à peu près à la même hauteur, présente une surface plate; jusqu'à une grande distance vers le nord, le sol est semé de larges dalles de grès semblables à des pierres tumulaires.

A l'extrême pointe de la fourche s'élève un tertre conique supportant à son sommet un obélisque de granit de cent vingt pieds de haut, les Indiens, épris comme tous les peuples primitifs du fantastique et du bicarré, se réunissaient souvent en cet endroit: c'est là que se font les hécatombes à *Kitchi-Manitou*. Un grand nombre de crânes de bisons, amoncelés au pied de la colonne et disposés en cercles, en courbes et autres figures géométriques, attestent leur piété pour ce dieu de la chasse, dont l'esprit protecteur plane, disent-ils, du haut du monolithe. Çà et là poussent et s'épanouissent par larges touffes, la pomme de terre indienne, l'oignon sauvage, la tomate des prairies et ces millions de fleurs et d'arbres étranges qui composent la flore américaine; le reste du paysage est couvert de hautes herbes qui ondulent continuellement sous le pied léger des gracieux ahsathas ou longues-cornes qui bondissent d'un roc à un autre. Et bien loin enfin, bien loin à l'horizon, se confondant avec l'azur du ciel, apparaissent les pics dénudés des Montagnes Rocheuses, dont les sommets, couverts de neiges éternelles, servent de cadre à ce tableau immense et imposant, empreint d'une sombre et mystérieuse grandeur.

Deux mois après les événements que nous avons rapportés, par une belle soirée du mois de mai, que dans leur langue imagée et sonore les Indiens nomment *wabigon-quisi*, le mois des fleurs, la tranquillité du désert que nous avons essayé de décrire fut troublée par le bruit de la course précipitée d'une nombreuse troupe de cavaliers qui apparut suivant les rives de la branche méridionale de la Plate, nommée *Paduca*, et se dirigeant vers la colonne de granit placée au centre de la fourche.

C'était l'heure où le *maukawis*<sup>22</sup> faisait entendre son dernier chant pour saluer le coucher du soleil, qui, à demi plongé dans la pourpre du soir, jaspait encore le ciel de longues bandes rouges.

Arrivés à une légère distance de la colonne, les cavaliers s'arrêtèrent subitement, et, mettant pied à terre, se préparèrent à camper pour la nuit. Cette troupe d'une trentaine d'hommes environ, présentait l'ensemble le plus pittoresque et le moins pacifique. Au premier coup d'œil, elle paraissait composée d'Indiens; mais, en l'examinant avec attention, l'on reconnaissait à certains signes une réunion de ces trappeurs blancs et de ces gambucinos mexicains dont l'audace est proverbiale dans le Nouveau-Monde.

Leur aspect et leur équipement offraient un singulier mélange de la vie sauvage et de la vie civilisée; ils étaient généralement d'une taille moyenne, mais vigoureuse et bien proportionnée. Tous se faisaient remarquer par la longueur de leurs cheveux, car dans ces contrées où l'on ne combat souvent un homme que pour la gloire de lui ravir sa chevelure, c'est une coquetterie de l'avoir longue

---

<sup>21</sup> Sorcier voyant.

<sup>22</sup> Espèce de caille.

et facile à saisir. Quelques-uns même la portaient élégamment tressée et entremêlée de peaux de loutre et de cordons aux vives couleurs.

Le reste de leur costume répondait à ce spécimen de leur goût: une blouse de chasse de calicot d'un rouge éclatant, ou de cuir grossièrement brodé, leur tombait jusqu'aux genoux; des guêtres garnies de rubans de laine et de grelots entouraient leurs jambes, et leur chaussure se composait de ces mocassins constellés de perles fausses que savent si bien confectionner les *squaws*<sup>23</sup>. Une couverture bariolée et serrée aux hanches par une ceinture de cuir, achevait de les envelopper, mais non pas assez cependant pour qu'à chacun de leurs mouvements on ne pût voir briller en dessous le fer des haches, la poignée des revolvers et des machettes mexicains dont tous étaient armés. Quant à leurs rifles, pour le moment inutiles et pendus aux arçons des selles auprès des lassos et des outres à l'eau, si on les avait dépouillés du fourreau de peau d'élan garni de plumes qui les recouvrait, on aurait pu voir avec quel soin leurs possesseurs les avaient ornés de clous de cuivre et peints de différentes couleurs, car tout chez ces hommes portait l'empreinte des coutumes indiennes; leurs montures mêmes, *mustangs* presque aussi indomptés que leurs maîtres, ressemblaient à s'y méprendre aux chevaux des Pawnies dont ils foulaient le territoire; ils étaient littéralement couverts de plumes d'aigle, de perles et de rubans, et de longues taches rouges et blanches, plaquées sur leur robe à la façon persane et chinoise, complétaient leur déguisement en achevant de les rendre méconnaissables.

Tandis que les uns déchargeaient les bêtes de somme et disposaient les ballots de façon à former un rempart sur toute la circonférence d'un vaste cercle, les autres plantèrent des pieux ferrés auxquels chacun attachait son cheval en lui liant les pieds à l'amble, afin qu'en cas d'alarme il ne pût s'échapper. Puis, après avoir dressé une tente pour leur chef au milieu de ce camp improvisé en quelques minutes à peine, ils allumèrent quatre feux que des sentinelles furent chargées d'entretenir, et chacun se fit un lit de la monture<sup>24</sup> de son cheval.

Bientôt le camp fut plongé dans le silence, tout dormait, à part trois ou quatre gambucinos qui, appuyés sur leur rifle, l'œil et l'oreille au guet, veillaient sur le repos de leurs compagnons, et deux personnages nonchalamment étendus devant la tente et qui causaient à voix basse: c'étaient don López Arriaga et Nauchenanga, le sagamore des Comanches.

Bien des événements s'étaient passés depuis le départ du presidio de Santa Fé; les choses avaient continuellement marché de mal en pis, et le soir de leur arrivée à la fourche du Nebraska, les gambucinos, fatigués d'un voyage qui leur paraissait interminable, et découragés de tant de combats dans lesquels les plus braves d'entre eux avaient succombé, étaient pour ainsi dire à bout de forces; ils commençaient à murmurer contre don López, dont ils ne voulaient plus écouter les avis et les exhortations.

L'Indien paraissait en proie à une vive inquiétude; le regard fixé dans l'espace, on eût dit qu'il voulait sonder les ténèbres et deviner les mystères de la nuit profonde qui l'entourait.

– Chef, dit l'Espagnol, croyez-vous que nous soyons parvenus à dissimuler nos traces aux Pawnies?

– Les Pawnies sont des chiens, répondit l'Indien d'une voix gutturale, les femmes comanches les chassent à coups de fouet. Nauchenanga connaît tous les détours de la Prairie; il a fait pour le mieux.

– Ainsi nous voilà enfin débarrassés de nos ennemis?

– Qui peut dire où sont ces voleurs en ce moment? Le Pawnie est comme le loup, il rôde continuellement autour des chasseurs pour enlever leur chevelure; souvent on le croit loin et il est près.

– J'espère, du moins, que nous avons échappé au Faucon-Noir et aux bandits qui l'accompagnent?

– Mon frère le grand chef pâle ne connaît pas le Faucon-Noir, répondit l'Indien; Nauchenanga l'a combattu plusieurs fois, il le connaît. Tromper le Faucon-Noir est impossible; il a l'œil de l'aigle

---

<sup>23</sup> Femmes indiennes.

<sup>24</sup> Composée de peaux de mouton et de ponchos.

et la prudence du serpent, et puis il est guidé par un charmant petit oiseau qui chante dans son cœur et qui lui dit: Viens! viens!

– Qu'entendez-vous par là? quel oiseau?

– Rant-chaï-waï-mè, murmura l'Indien avec émotion.

– L'amour est donc capable d'opérer de tels prodiges! ne put s'empêcher de dire don López.

– L'amour est le maître! répondit le chef avec un accent passionné qui échappa à l'Espagnol; mais que mon frère ouvre ses oreilles, un chef va parler.

– J'écoute.

– Si cette nuit est tranquille, nous lèverons le camp à l'*endit-ha*<sup>25</sup>, et une heure plus tard, nous aurons rejoint deux cents guerriers de ma nation; avec leur escorte, il nous sera facile d'atteindre le placer que je vous ai donné.

– Guatéchù vous entende, chef, répondit l'Espagnol en poussant un soupir de soulagement. Voyez, ajouta-t-il en se levant et en se préparant à entrer dans la tente, voyez comme tout est calme autour de nous, il ne se fait pas le moindre bruit dans ce désert.

– Oui, répondit sentencieusement le chef, tout est calme, trop calme, j'entends le silence!

Don López allait demander à l'Indien l'explication de ses paroles, lorsque celui-ci le saisit brusquement par le bras et, le tirant à lui, le fit tomber sur les genoux.

Un coup de feu retentit, une balle passa en sifflant à un pouce à peine au-dessus de la tête de l'Espagnol, et s'aplatit contre un des pieux de la tente.

– Les Pawnies! les Pawnies! s'écria l'Indien en poussant son cri de guerre.

Et il s'élança dans la Prairie.

– Malédiction! murmura don López en se relevant, encore ces loups enragés! Aux armes! enfants! aux armes!

En quelques secondes, tous les gambucinos furent debout et embusqués derrière les ballots qui formaient l'enceinte du camp. Au même moment des cris effroyables, suivis d'une décharge terrible, éclatèrent dans la Prairie. Les gambucinos répondirent par une décharge à bout portant faite sur une nombreuse troupe de cavaliers qui arrivaient à toute bride sur leur camp. Un de ces épouvantables combats comme chaque jour il s'en livre dans la Prairie, était engagé entre les gambucinos et les Peaux-rouges, leurs ennemis mortels.

Nauchenanga, au lieu de se jeter dans la mêlée, fit un bond sur la droite et, se mettant à plat ventre, il commença à ramper sur les mains et les genoux, glissant comme un serpent au milieu des hautes herbes qui le cachaient, s'arrêtant par intervalles pour regarder autour de lui et prêter une oreille attentive aux bruits du combat, qui devenaient de moins en moins distincts.

Arrivé à la colonne, il s'abrita derrière le tertre qui lui sert de base, se releva sur les genoux, et, après s'être assuré qu'il était bien seul, il porta sa main à sa bouche, et, à trois reprises différentes, il imita avec une rare perfection le cri plaintif du cachorro de agua<sup>26</sup>. Au bout de quelques secondes à peine, le même cri poussé avec une semblable perfection lui répondit; ce cri paraissait sortir du tertre qui soutient le monolithe. Nous avons dit que ce tertre était entouré d'un amas considérable d'os d'animaux sauvages, rangés d'une façon bizarre; tout à coup ils s'agitèrent avec un cliquetis sinistre, une fissure se forma au milieu d'eux, et, dans l'espace laissé libre, une figure étrange apparut, surgissant des entrailles de la terre.

Lorsque Nauchenanga se trouva face à face avec l'être singulier qu'il venait d'évoquer, une sueur froide inonda son corps et il fit un pas en arrière; mais cette impression n'eut que la durée de l'éclair. Il reprit presque aussitôt son empire sur lui-même, et fixant son œil assuré sur le personnage qui se tenait muet et immobile devant lui:

---

<sup>25</sup> Point du jour.

<sup>26</sup> Chien d'eau, petit animal amphibie qui fréquente les rivières de l'intérieur de l'Amérique du Sud; il peut être apprivoisé, mais il conserve toujours son cri plaintif.

– *Curujira*<sup>27</sup> a-t-il appris au sage *piaïes*<sup>28</sup> ce que le grand chef comanche désirait savoir? demanda-t-il d'une voix ferme.

– Suis-moi, répondit le devin en lui faisant un signe pour lui ordonner le silence.

L'Indien, sans hésiter, sans manifester la moindre émotion, s'engagea dans le chemin qui venait de s'ouvrir devant lui. Après avoir descendu une quinzaine de marches grossièrement taillées dans le roc, il arriva, à la suite de son guide, dans une espèce d'excavation naturelle de forme circulaire, éclairée par une lampe fumeuse, qui répandait une lueur incertaine. Il s'assit sur un siège en bois de nopal sculpté en forme d'animal avec un rare talent, et croisant ses bras sur sa poitrine, il attendit.

Le sayotkatta ou le piaïes, ainsi que le Comanche l'avait nommé, était un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'une taille élevée et un peu épaisse; ses traits étaient empreints d'une certaine majesté naturelle qui inspirait le respect et la crainte; ses cheveux noirs et touffus, séparés sur le front par un cercle d'or constellé d'images symboliques et mystérieuses, tombaient en désordre sur sa poitrine; sa robe longue en peau de buffle était serrée à la taille par une ceinture faite de chevelures humaines tressées avec art.

Après un silence de quelques minutes, silence pendant lequel les deux hommes s'examinèrent avec soin, le devin prit la parole.

– Mon frère est le bienvenu dans la grotte du sayotkatta, dit-il.

L'Indien s'inclina.

– *Iurupari*<sup>29</sup> nous a-t-il été contraire? demanda-t-il, et mon projet doit-il échouer!

– Guatéchù sait tout! répondit sentencieusement le piaïes.

– Qu'il en soit ainsi! fit l'Indien en hochant la tête.

– Mon frère est impatient, observa le devin.

– J'attends que mon père s'explique.

– Est-ce donc moi seul que vous veniez chercher ici? dit le sorcier en jetant sur le chef un regard scrutateur.

– *Ouah!* fit le Comanche avec une surprise parfaitement jouée, quel autre que mon père oserait habiter ici?

– Personne; mais d'autres peuvent y venir.

– Et qui donc?

– Néculpangue<sup>30</sup>, le guerrier terrible, le chef aux regards de feu, la terreur des Espagnols, n'y est-il donc jamais venu?

A peine le sorcier avait-il achevé sa phrase que le Comanche se leva d'un bond, et le saisissant à la gorge, s'écria avec fureur:

– *Cudina*<sup>31</sup>! tu vas mourir! de quel droit cherches-tu à pénétrer les secrets d'un chef?

Le sorcier se dégagea doucement de l'étreinte vigoureuse de l'Indien et lui répondit d'une voix affectueuse:

– Mon frère se trompe; me prend-il pour un Pawnie? C'est un ami qui lui parle.

Le chef était parvenu à se rendre maître de sa colère, ses traits avaient repris leur impassibilité; il répondit:

– Que mon père me pardonne. Outkum<sup>32</sup> avait troublé mes esprits, je n'avais pas ma raison lorsque je l'ai attaqué.

---

<sup>27</sup> L'esprit des pensées.

<sup>28</sup> Sorcier.

<sup>29</sup> Esprit malin.

<sup>30</sup> Le lion du désert.

<sup>31</sup> Homme-femme! terme de souverain mépris.

<sup>32</sup> Le méchant esprit.

– Pourquoi mon frère se défie-t-il de moi? reprit le sorcier avec calme. Puis-je ignorer quelque chose? Je sais quelles raisons amènent ici mon frère; Guatéchù a parlé à son serviteur.

– Je n'ai pas de secrets, répondit l'Indien, mon père se trompe; tout à l'heure je ne savais ce que je disais.

– Mon frère vient à un rendez-vous donné par un ami, et il s'étonne qu'il le fasse attendre.

– Ooah! fit l'Indien, mon père sait tout.

– Cet ami est arrivé depuis longtemps déjà.

– Où est-il donc? s'écria le chef avec impatience et ne cherchant pas à dissimuler plus longtemps.

– Me voici! dit une voix mâle et sonore.

Et un homme sortant de l'ombre qui jusqu'alors l'avait dissimulé aux yeux de Nauchenanga, s'avança gravement vers lui.

– Néculpangue! dit le chef en se levant et s'inclinant avec respect devant le guerrier redouté dont la sagesse et la valeur étaient célèbres à juste titre dans les prairies de l'Ouest.

Ce personnage, dont le nom était devenu la terreur des Hispano-américains, était un homme de plus de soixante-dix ans, mais qui n'en paraissait pas encore cinquante; sa taille élevée, ses membres robustes, ses cheveux noirs comme l'aile du corbeau, dénonçaient une de ces natures d'élite sur lesquelles les atteintes du temps sont impuissantes et qui semblent créées tout exprès pour mener la rude vie des Pampas. Ses traits nobles et intelligents étaient remplis de finesse et de douceur; mais lorsqu'il fronçait ses épais sourcils noirs et qu'un sentiment de colère venait soudain l'animer, ses yeux lançaient de tels éclairs, que nul ne pouvait en supporter l'éclat.

## **Конец ознакомительного фрагмента.**

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.